

*« De pierre ou de mots, construire un monument »
Autour de Mes Mémoires
d'Alexandre Dumas père,
et du monument à Dumas père de Gustave Doré*



*FIL DAAC – Musée Alexandre Dumas
de Villers-Cotterêts
25 avril 2017*

Abécédaire collectif, subjectif et lacunaire d'une journée au musée

Alexandre

Dans la généalogie, ce prénom apparaît, depuis 1674 jusqu'au XXe siècle, à chaque génération, sous sa forme masculine, mais aussi féminine, Alexandrine. Parfois seul, parfois en prénom composé. Comment ne pas l'associer à Alexandre le Grand ? Comment distinguer les trois Alexandre dont l'histoire a retenu les noms ?

Christelle P.

Aveline

*« Enfin, vers les trois heures du matin, il accoucha d'une petite boulette de cire
grosse comme une aveline »*

Aveline, késako ?
De la fine mousseline
Ou une Yveline alcaline ?

Aurait-elle quelque chose à voir
Avec une muscadine de l'Engadine
Ou une brigandine trop câline ?

Rien de tout ça, vous n'y êtes pas !
 C'est un trésor de la langue française,
 Le fruit de l'avelinier,
 Vous ne connaissez pas ?
 Une sorte de noisetier,
 Autrement appelé coudrier.

L'eau jaillit, la connaissance aussi,
 Chère aveline à l'amande violette,
 Grosse comme une noisette.

Aveline

Roule la petite boule d'ivoire
 Du messager de César
 De la grosseur d'une bille d'enfant...
 Roulent les yeux du général Dumas
 Qui réclame la mort du prisonnier,
 Roulent les neurones de l'espion menacé,
 Roule « la petite boulette de cire grosse comme une aveline »
 Qu'il expulse.
 Roulent les résonances d'un siècle à l'autre
 Pourvu qu'on les laisse rouler !



Geneviève T.

Bottes

Rangées dans une vitrine, en l'air. Enfermées, momifiées, immortalisées. Et pourtant souples, le cuir noir est mat et beau, on se demande comment la carrure de ce colosse s'engouffrait dans ces tubes sans rester coincée ; il devait avoir la jambe fine, l'Alexandre, à 46 ans. Et aussi un domestique, pour l'aider à les retirer, sinon à les enfiler.

Le pouce du pied gauche remonte, c'est émouvant de penser qu'il a gardé, fantomatique, la présence vivante de celui qui les portait, ces bottes, il y a ... 169 ans.

Ça me fait penser que si l'on doit écrire sur le général, je suis hors-sujet. Mais ça peut bien être un abécédaire du musée, qu'on écrit, de notre visite joyeuse sur les traces, dans les pas des trois Alexandre.

Agnès O.



Charisme

Qualité difficile à définir. En avoir ... ou pas. Charisme du général Dumas qui éclipse Bonaparte aux yeux des Égyptiens !

Caius Mucius Scaevola, meurtrier gaffeur d'un simple scribe qu'il avait pris pour Porsenna, a-t-il été victime d'une telle méprise ? Le secrétaire étrusque osait-il être plus charismatique que son souverain ?

Du charisme, le général Dumas en avait, c'est indéniable ... malgré sa calvitie. Invisible sous son bicorne de général, assumée ou indifférente à ses contemporains, la calvitie du général Dumas n'affectait en rien son charisme. Jules César lui-même dissimulait pourtant soigneusement la sienne sous sa couronne de laurier.

Calvitie : peut-être la véritable entrée de ma contribution à cet abécédaire.

Il en va du charisme comme des cheveux : on en a ... ou pas. L'un n'exclut pas l'autre. Ni l'un ni l'autre ne sont héréditaires. Et pourtant, Alexandre Dumas, l'outremangeur à la tignasse bien fournie, ne manquait pas lui non plus de charisme.

Fleur C.



Dumas Davy de la Pailleterie

Entre le *C*, la Couronne du Comte et le *E* de l'esclave, Thomas-Alexandre, de *Dragon* devenu général, d'aristocrate roturier, fonde une lignée glorieuse d'irréguliers. D'Alex. en Alexandre, *tous pour un, un pour tous*, Dumas de France, Dumas la France, Dumas du monde.

Agnès O.

Exotisme

Qu'est-ce pour toi que l'exotisme ?
Villers-Cotterêts ? Haïti ? Mantoue ?
As-tu flâné dans les allées du château en rêvant ?
T'es-tu reposé à l'ombre des palmiers ?
As-tu recroisé des caïmans au détour d'un sentier ?
Qu'as-tu pensé des hivers vigoureux en Picardie ?
Les pyramides t'ont-elles observé ?

Finalement, vers où allait ton cœur ?

Lucie P.

Fidélité

Fidélité à des origines, à une couleur de peau qui s'éclaircit de génération en génération,
Fidélité à un pays, la France, que chaque génération va défendre, avec son sabre ou avec sa plume, et à qui les trois Dumas doivent tant,
Fidélité à une même famille, à l'écart d'une bourgeoisie tiède, dans une règle de non-conformisme,
Fidélité à un héritage historique et culturel,
Fidélité à un berceau de famille, Villers-Cotterêts, où l'on se retrouve au cimetière et où le Panthéon apparaît comme un exil et une punition,
Fidélité à la République, au prix du sang, au prix de l'exil...

Mais qui dit fidélité dit aussi infidélité :
Dans les liens familiaux - adultères, maîtresses...
Dans les genres littéraires, si disparates...

Alain A.

Flamboyant

Chers Alexandre (père, fils et petit-fils)
Flamboyant, métissant, « bâtardisant », ébouriffant, flambant, guerroyant, mangeant, baisant, d'un Napoléon à un autre, côtoyant Victor, Jules ou George, voyageant, s'orientalisant, s'extasiant, cherchant de père en fils la gloire, la fortune, les femmes, le bon vin, les beaux vers.

Du général bâtard au fils prodige, de ce père au fils protecteur des filles-mères, de l'humble Céssette à *La Dame de Montsoreau*, de *La Reine Margot* à *La Dame aux camélias*, servantes, reines et courtisanes, tous peuplent vos manuscrits.

Chers Alexandre, vous êtes vous-mêmes toutes ces vies de roman.

Christine A.

Génération

Quand on me demande à quelle époque j'aurais aimé vivre, j'ai toujours répondu le XVII^e siècle. C'est mon siècle littéraire préféré. Quelle chance de vivre à la cour de Louis XIV, et de côtoyer tout à la fois La Fontaine, Corneille, Molière et surtout Racine !

Aujourd'hui c'est à une autre génération d'écrivains que j'aurais aimé appartenir : celle de Dumas, Hugo, Musset ou George Sand. Et pas seulement parce que je sais maintenant qu'à Versailles on se parfumait davantage qu'on ne se lavait ... Qu'en est-il de ma génération boîteuse, à cheval sur deux siècles et donc nécessairement imparfaite ? Qui seront les grands de ma génération ?

Fleur C.

Haïti

Dans la moiteur d'Haïti autrefois Saint-Domingue, c'est là que tout commença, le métissage, la fortune et la naissance sur les ruines d'un ordre ancien. Pour le père d'Alexandre, la Révolution fut une chance à saisir. Reconnaisante elle le vêtit des habits de général.

On l'a oublié, mais Alexandre père avait un père aux cheveux plus crépus que lui, à la peau plus mate, à qui la jeune République balayant tout préjugé et tout privilège offrit tous les honneurs.

De ce père hors norme, le jeune Alexandre tirera la matière de ses plus emblématiques personnages ; ainsi naquit le sombre Comte de Monte Christo ou encore Portos à la force herculéenne.

D'Haïti et de ses amours proscrites, Dumas gardera l'amour des femmes et des liaisons tourmentées. De ce métissage originel, Dumas refusera de se laisser enfermer dans une catégorie et touchera ainsi tous les genres, cherchant par une écriture serrée et régulière la ligne - tandis que sa lignée virevoltante vagabonde.

Christine A.

IDENTITÉ(S)

Esclave et
métis

**Thomas Rétoré,
Comte Davy de La Pailleterie
Monsieur de l'Humanité
Horatius Coclès du Tyrol
Diable noir**

Combien d'identités pour un seul homme
dont il ne restait presque rien à sa mort, qu'un nom

Dumas

Déchu, banni de l'Histoire,
et un fils

Alexandre

« Génie de la vie », illustre romancier
qui réhabilita la mémoire de son

Héros

Le Général Alexandre Dumas

Nicolas B.

Négritude

Ce mot ne semble pas vraiment le bon pour évoquer Dumas. Pourtant cette idée, plutôt de métissage, est l'impression essentielle que je retiens de cette matinée. Jamais auparavant, je ne m'étais interrogée sur la couleur de peau d'Alexandre Dumas. Il était un écrivain français du XIXe siècle, donc blanc. Cela m'interpelle et m'interroge sur mes propres idées reçues.

Les récits que je connais sont loin de tout exotisme. Je pense que cela a pu influencer mes représentations.

La vie de l'auteur m'était inconnue et comme il évoque la vie de son temps, j'ai sans doute transposé la vie de ses personnages à la sienne.

Je m'aperçois également que les images (sculptures, peintures, caricatures...) qui le peignent omettent ce « détail » ou ont cherché à le cacher. Effectivement, tous les monuments étant en bronze, on est habitué à cette couleur. Jamais je ne me suis demandé si Hugo était métis !

Je me dis que peut-être aussi ma vision correspond à celle de ses contemporains : je ne m'étais jamais posé la question. Mais pourquoi l'aurais-je fait ?

Christelle P.

Oubli

Il se tient là, devant nous, figé dans le temps, le regard perdu. Quand on le rencontre, son regard nous saisit. Ce héros, banni du panthéon des grands hommes de l'Histoire, effacé par la simple volonté d'un autre, semble déjà craindre ce qui l'attend. L'oubli. Un paysage de bataille dont nul ne parvient à saisir la référence et dont les détails interdisent l'identification géographique annonce déjà au spectateur que l'important n'est pas là. Isolé, à cheval, le général aurait pu ne devenir qu'une simple copie de Napoléon. Mais le peintre a su saisir autre chose : il nous offre l'humanité de cet homme, son épée lâche, son regard vers l'horizon. Il semble perdu. Il n'est pas un conquérant, pas un empereur, pas un auteur : c'est un homme du type de ceux que l'Histoire oublie. Il a été renvoyé dans l'ombre par l'anti-républicain devenu empereur - et par sa propre descendance d'écrivains.

Vivien C.

Plume

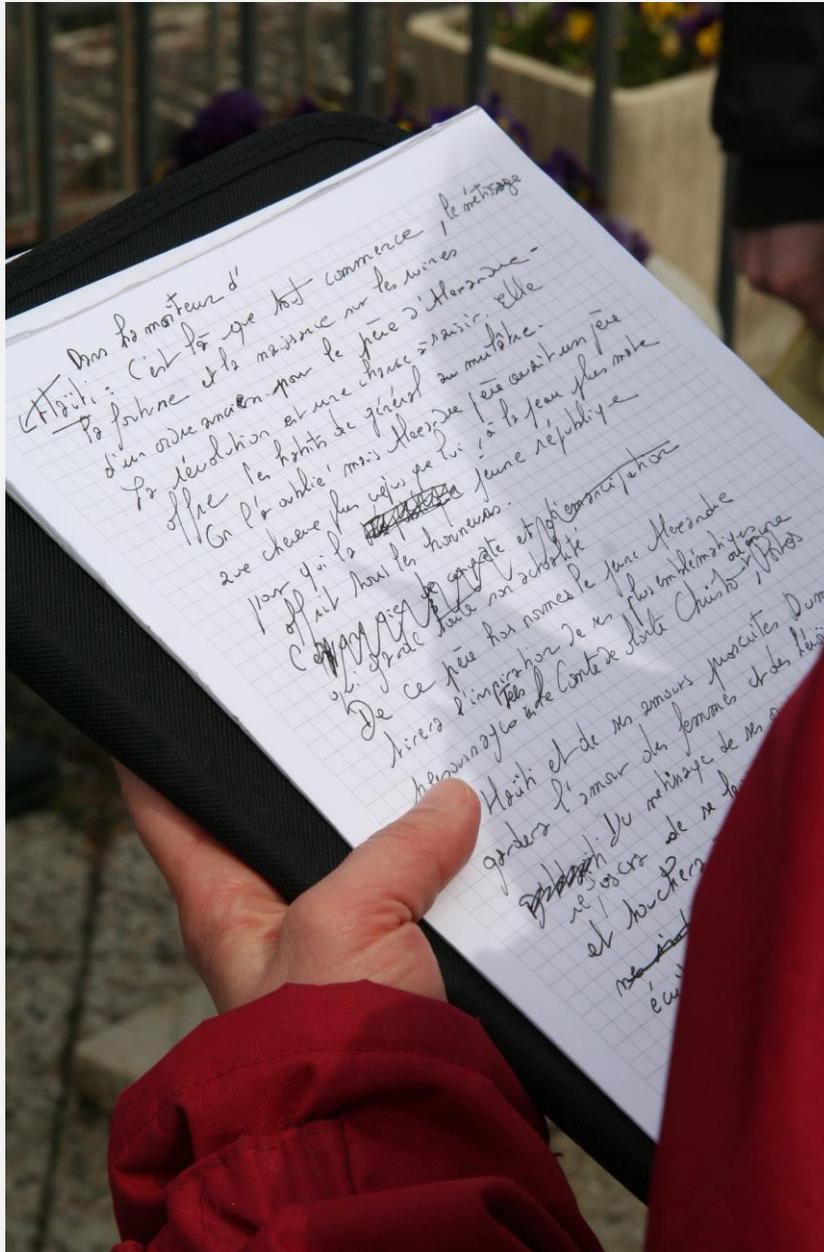
Dernier vestige d'une première reconnaissance.

Face à un besoin prosaïque de matière, ils ont fondu ta statue pour faire la guerre. Mais certains en jugeaient autrement : si on ne pouvait te sauver, le symbole, lui, perdurerait. Ainsi, de tout l'homme que tu étais, seule ta plume est restée. Cette plume, symbole de ton talent. Cette plume de l'engagement, que tu as saisie pour faire rêver.

Ils ont fondu ta statue pour faire la guerre, mais nous leur avons subtilisé la plus belle des armes. Cette arme qui nous permet de nous exprimer, *tous*, cette arme de liberté, cette arme démocratique, cette arme poétique. Cette arme, qu'aujourd'hui, on envisage de leur céder.

Vivien C.





République

Pour quelques gouttes de sang noir et des cheveux crépus,
 Pour quelques feuilles de papier bleu,
 Pour des statuette en bronze,
 Je lui dirai :
 « La République ! La République ! »

- Pourvu qu'elle résiste à ce *Cri du Peuple* qui réclame que s'assoie une écuyère à l'Américaine.

Gwenaëlle A.

Saint - Domingue

Petite île des Antilles, connue seulement pour tes bananes et ton rhum, produits par quelques colons et des centaines d'esclaves, voilà que l'Histoire a fait de toi le berceau d'une longue et surprenante famille. D'un aristocrate normand et d'une pauvre esclave inculte vont naître

le futur Horatius Coclès du Tyrol,
 le créateur des *Trois Mousquetaires*,
 le dramaturge de la *Dame aux Camélias*.

L'un domine aujourd'hui Paris, depuis les voûtes de l'Arc-de-Triomphe, le second, couché dans la crypte du Panthéon entre Hugo et Zola, le considère en souriant, quant au troisième, il est devenu immortel avant même de mourir... Quelle épopée !

Et pourtant, toi, Saint-Domingue, tu croyais si peu à ton avenir que tu as perdu jusqu'à ton nom en 1804 pour devenir Haïti, première république noire au monde !

Tes propres enfants l'ont prouvé, la gloire va à ceux qui savent la caresser.

Et il ne leur a fallu qu'une épée ou une plume...

Sois confiante aujourd'hui, Haïti. Tu es maintenant certaine de survivre à tous les tremblements de terre. *Tous pour un !*

Alain A.

Statues

DU BRONZE À LA PIERRE, DU NOIR AU BLANC

Dans le couloir étroit et froid
Au pavement en rondeurs colorées
Du musée de Villers-Cotterêts,
Un Dumas à chaque extrémité.
Le parcours d'un écrivain
Le bronze inspiré et touchant
Du noble quarteron Davy de la Pailleterie
À l'auteur panthéonisé
Pierre blanche et réservée.

Geneviève T.



Théâtre

Un être créé par le théâtre, un être créant le théâtre, un créateur œuvrant (dans l'ombre?) pour la dramaturgie.

Lucie P.

Subversif

Le visage de l'autre, de l'inconnu qui ne se laisse pas enfermer dans l'image de la victime, du nègre, et qui transcende les représentations habituelles et conformistes.

C'est le visage de l'humain mais aussi de l'excès: contradictions qui s'assument dans une dimension universelle.

Le thème du bâtard est le thème subversif par excellence: celui qui est hors-norme en plus d'être exotique.

Subversif : la dimension subversive et inquiétante intrinsèque au personnage du général Dumas.

Subversive et dérangeante parce qu'il émane de cette image une forme d'animalité, d'excès combiné à une droiture morale qui force le respect.

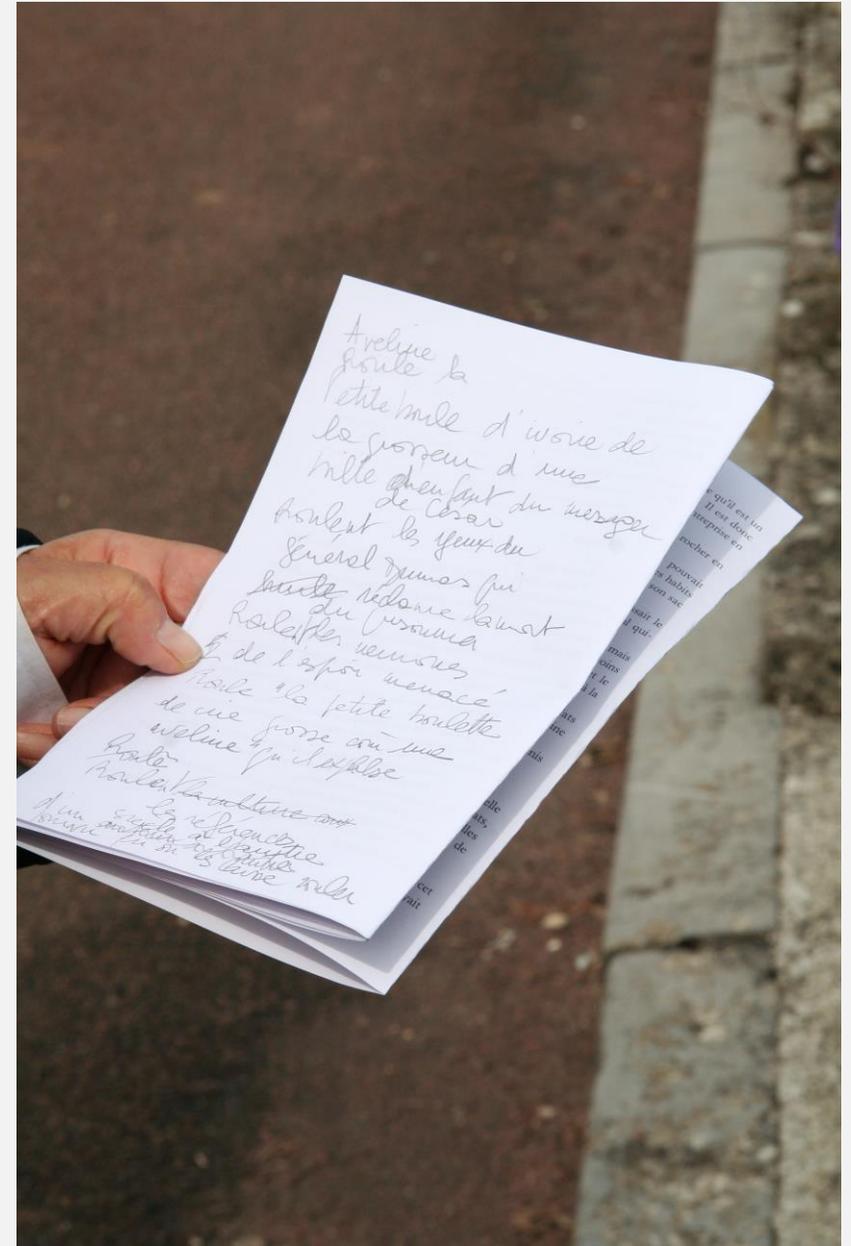
C'est une figure tutélaire, un peu mythique, qui peuple ou habite les romans de Dumas père, son fils...

Dominique A.

Voyage

Dumas sur son cheval parcourut la France, l'Europe, le monde, pour guerroyer à la tête de son armée. Revenant de Mantoue, passa devant le nain Napoléon et lui vola la vedette à Paris.

Bruno B.





Les textes lus au stage



LA STATUE DU PÈRE

Nous ne sommes pas pour les statues, au Cri du peuple. Cette pétrification en pied d'une renommée, jure avec nos idées sur la marche en avant de l'esprit humain.

Mais si l'on doit mettre les théories de côté, pour une fois, et dessangler ses convictions un dimanche, c'est bien aujourd'hui, en face de ce Dumas qui fut si bon enfant, même si bonne fille¹, cerveau et panier percé, trop occupé des billets de souffrance² pour avoir le temps de tirer une traite³ et de signer un chèque sur la postérité – la postérité, cette servante qui pleure sur les testaments dont elle profite, ce crocodile qui mouille de ses larmes la carcasse des dévorés !

Encore un mot qui a fait son temps ! Les littératures suivent le galop des révolutions, laissant leurs morts en route, pour piquer en avant, sans souci des mausolées.

Aussi, ce n'est pas le génie de Dumas que je juge, c'est l'homme que je salue, pendant que les encensards jabotent, parce qu'il a justement souffleté, avec le sans- façon de toute sa vie, les traditions de tenue et de solennité qui conduisent les gens à l'immortalité de l'Académie ou du monument.

Il est des nôtres, parce qu'il fut un irrégulier d'allures, ce grand régulier du travail – parc qu'il écrivit quelquefois avec un bonnet de femme jeté par force

¹ **Être bonne fille** : avoir bon caractère, être généreuse.

² « **Billet de souffrance**, privilège accordé par la douane d'Angleterre à un marchand de trafiquer d'un port d'Angleterre à l'autre sans payer les droits. » (Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.) Vallès semble employer ici le terme au sens de « traites à payer », dettes en souffrance.

³ **Tirer une traite sur** + subst. abstr. Prendre une assurance sur (l'avenir, la chance, etc.).

sur sa tête crépue, tandis que d'autres portaient le diadème d'Olympio⁴, même sous leur bonnet de coton.

Il eut des duels, des maîtresses, des dettes, il fut joyeux, loyal, humain, brave comme Don Quichotte, paillard comme Sancho ! Il fut avec les audacieux toujours, avec les vainqueurs parfois – jamais il ne fut un salisseur de vaincus !

Il mourut sans savoir que son Paris avait été vendu, puis massacré ; son cerveau était éteint pendant qu'on faisait sauter la cervelle du peuple [...].

O ironie ! Qui donc, dans cette apothéose, va offrir la couronne et porter le laurier ? [...]

Peut-être quelqu'un parlera-t-il pour dire quelque chose, et non pour avoir son nom en haut de l'affiche et sa tête de nain au-dessus de la foule. Celui-là pourra raconter que Dumas doit sa popularité au Populaire, tout cascadeur et tout aristocrate qu'il fût.

Mon Dieu, oui ! Il fit descendre l'Histoire de son socle austère, il amena les princes et les princesses, les maréchaux et les évêques dans des aventures humbles et humaines, et il fit faire les grandes choses des règnes par de petites gens. Les fous et les pions sortis d'en bas firent échec au roi et à la reine sur l'échiquier de son œuvre – cette œuvre, gaie comme une image d'Épinal, et vaste comme une fresque du Vatican.

Il revêtit d'honneur et de finesse, au grand soleil, les rustauds et les faubouriens, il requinqua pour tout de bon, dans les coins obscurs, des gens

⁴ **Olympio** : Dans *Les Voix intérieures*, recueil paru en 1837, Hugo avait créé le personnage d'Olympio, double du poète, figure emblématique du guide qui voit la vérité, l'avenir et qui est chargé de les transmettre, une résurgence du *vates* antique. Dans *La Revue des Deux Mondes*, le critique Gustave Planche, que Vallès estimait, avait écrit le 15 juillet 1837 : "Il est fâcheux que le nom d'Olympio soit absolument impossible ; mais l'intention de M. Hugo, en créant ce barbarisme, est assez manifeste. Il est évident que, dans sa pensée, l'idée de lui-même s'associe à l'idée du Jupiter Olympien [...] M. Hugo n'est plus capable de clairvoyance, il a trouvé en lui-même un prêtre et un autel..."

qui n'avaient pas de souliers ni d'habit – restant, lui, en manches de chemise, à tomber des chapitres, Hercule de la fécondité, Bamboula⁵ de la gloire, Michel-Ange du débraillé.

Jules Vallès, *Le Cri du Peuple*, novembre 1883

En guise d'épigraphes :

Ascendance littéraire : « Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. »

Chateaubriand, Préface Testamentaire aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1833

Ascendance familiale : « J'adorais mon père. Peut-être, à cet âge, ce sentiment, que j'appelle aujourd'hui de l'amour, n'était-il qu'un naïf étonnement pour cette structure herculéenne et pour cette force gigantesque que je lui avais vu déployer en plusieurs occasions ; peut-être encore n'était-ce qu'une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore et pour son grand sabre, que je pouvais à peine soulever ; mais tant il y a, qu'aujourd'hui encore le souvenir de mon père, dans chaque forme de son corps, dans chaque trait de son visage, m'est aussi présent que si je l'eusse perdu hier. Tant il y a enfin, qu'aujourd'hui je l'aime encore, je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel, que s'il eût veillé sur ma jeunesse, et que si j'eusse eu le bonheur de passer de cette jeunesse à

⁵ **Bamboula**, subst. masc. : Tambour primitif en usage dans certaines tribus d'Afrique Noire. Par métonymie, nègre. Au féminin, « faire la bamboula », faire ripaille.

l'adolescence, appuyé sur son bras puissant. » (Mes Mémoires, chapitre XX, §3)

Mes Mémoires ont été rédigés de 1847 à 1856, et concernent la vie de Dumas (celle de son père comprise) et de bien d'autres figures marquantes du XIX^e siècle, jusqu'en 1833.

Chapitre I

Ma naissance. – On me conteste mon nom. – Extrait des registres de l'état civil de Villers-Cotterêts. – Le club de Corbeil. – Acte de mariage de mon père. – Ma mère. – Mon grand-père maternel. – Louis-Philippe d'Orléans, père de Philippe-Égalité. – Madame de Montesson. – M. de Noailles et l'Académie. – Un mariagemorganatique.

Je suis né à Villers-Cotterêts, petite ville du département de l'Aisne, située sur la route de Paris à Laon, à deux cents pas de la rue de la Noue, où mourut Demoustiers, à deux lieues de La Ferté-Milon, où naquit Racine, et à sept lieues de Château-Thierry, où naquit La Fontaine.

J'y suis né le 24 juillet 1802, rue de Lormet, dans la maison appartenant aujourd'hui à mon ami Cartier, qui voudra bien me la vendre un jour, pour que j'aie mourir dans la chambre où je suis né, et que je rentre dans la nuit de l'avenir, au même endroit d'où je suis sorti de la nuit du passé ; j'y suis né le 24 juillet 1802, à cinq heures et demie du matin ; ce qui me constitue, à l'heure où je commence ces Mémoires, c'est-à-dire le lundi 18 octobre 1847, quarante-cinq ans et trois mois.

Je suis un des hommes de notre époque auxquels on a contesté le plus de choses. On m'a contesté jusqu'à mon nom de Davy de la Pailleterie, auquel je ne tenais pas beaucoup, puisque je ne l'ai jamais porté, et qu'on ne le trouvera à la suite de mon nom de Dumas que dans les actes officiels que j'ai passés



devant notaire, ou dans les actes civils auxquels j'ai figuré comme personnage principal ou comme témoin.

Je demande donc la permission pour que toute contestation cesse à ce sujet, de transcrire ici mon acte de naissance. [...]

Chapitre II

[...]

Mon père, qui apparaît déjà deux fois dans le récit commencé, – d'abord à propos de mon acte de naissance, ensuite à propos de son contrat de mariage, – était le général républicain Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie.

Il était fils lui-même, comme il est constaté dans les actes cités par nous, du marquis Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, colonel, et commissaire général d'artillerie, auquel appartenait par héritage la terre de la Pailleterie, érigée en marquisat par Louis XIV en 1707.

Les armes de la famille étaient d'azur à trois aigles d'or aux vols éployés, posés deux et un, avec un anneau d'argent placé en cœur ; embrassés par les griffes dextres et senestres des aigles du chef et reposant sur la tête de l'aigle de pointe.

A ses armes, mon père, en s'engageant comme simple soldat, ajouta une devise, ou plutôt, mon père, en renonçant à son titre, et, par conséquent, à ses armes, prit en leur



lieu et place cette devise : Deus dedit, Deus dabit ; devise qui eût été ambitieuse si Dieu ne l'avait pas contresignée.

Je ne sais quelle brouille de cour ou quel projet de spéculation détermina mon grand-père à quitter la France, vers 1760, à vendre sa propriété et à s'en aller fonder une habitation à Saint-Domingue.

En conséquence de cette détermination, il avait acheté une immense étendue de terrain, située vers la pointe occidentale de l'île, près du cap Rose, et connue sous le nom de la Guinodée, au Trou-Jérémie.

C'est là que mon père naquit de Louise-Cessette Dumas, et du marquis de la Pailleterie, le 25 mars 1762.

Le marquis de la Pailleterie avait alors cinquante-deux ans, étant né en 1710.

Les yeux de mon père s'ouvrirent dans la plus belle partie de cette île magnifique, reine du golfe où elle est située, et dont l'air est si pur, qu'aucun reptile venimeux n'y saurait vivre.

Un général, chargé de reconquérir Saint-Domingue, qui nous avait échappé, eut l'ingénieuse idée, comme moyen de guerre, de faire transporter de la Jamaïque à Saint-Domingue toute une cargaison de reptiles les plus dangereux que l'on pût trouver. Des nègres charmeurs de serpents furent chargés de les prendre sur un point et de les déposer sur l'autre.

La tradition veut qu'un mois après, tous ces serpents eussent péri depuis le premier jusqu'au dernier.

Saint-Domingue n'a donc ni serpent noir comme Java, ni serpent à sonnettes comme l'Amérique du Nord, ni cobra-cappel comme Le Cap ; mais Saint Domingue a des caïmans.

Je me rappelle avoir entendu raconter à mon père, – j'étais bien enfant, puisque mon père est mort en 1806 et que je suis né en 1802 –, je me rappelle, dis-je, avoir entendu raconter à mon père qu'un jour, revenant à l'âge de dix ans de la ville à l'habitation, il avait vu, à son grand étonnement, étendu au bord de la mer, une espèce de tronc d'arbre qu'il n'avait pas remarqué en passant au même endroit deux heures auparavant ; il s'était alors amusé à ramasser des cailloux et à les jeter au soliveau ; mais tout à coup, au contact de ces cailloux, le soliveau s'était réveillé : ce n'était rien autre chose qu'un caïman qui dormait au soleil.

Les caïmans ont le réveil maussade, à ce qu'il paraît ; celui dont il est question avisa mon père et se prit à courir après lui. Mon père, véritable enfant des colonies, fils des plages et des savanes, courait bien ; mais il paraît que le caïman courait ou plutôt sautait encore mieux que lui, et cette aventure eût bien pu me laisser à tout jamais dans les limbes, si un nègre qui mangeait des patates, posé à califourchon sur un mur, n'eût vu ce dont il s'agissait, et crié à mon père, déjà fort essoufflé :

- Petit monsieur, courir droit ! petit monsieur, courir gauche !

Ce qui, traduit du créole en français, voulait dire : « Mon petit monsieur, courez en zigzag » ; genre de locomotion tout à fait antipathique à l'organisation du caïman, qui ne peut que courir droit devant lui, ou sauter à la manière des lézards.

Grâce à ce conseil, mon père arriva sain et sauf à l'habitation. Mais en arrivant comme le Grec de Marathon, il tomba hors d'haleine, et peu s'en fallut que ce ne fût, comme lui, pour ne plus se relever.

Cette course, dans laquelle l'animal était le chasseur et l'homme le chassé, avait laissé une profonde impression dans l'esprit de mon père.

Chapitre IV

[...]

Reste le mont Cenis.

C'est pour s'emparer de cette dernière redoute, qui doit compléter la libre et entière occupation de la Savoie, en enlevant aux Piémontais tous les moyens de déboucher dans ce duché à leur volonté et en les forçant à cantonner dans les plaines du Piémont, que le général en chef de l'armée des Alpes a pris toutes ses dispositions.



Déjà plusieurs tentatives avaient été faites et avaient avorté ; dans une de ces tentatives, essayée au mois de février, le général Sarret avait perdu la vie. Le pied lui avait manqué, il avait roulé au fond d'un précipice et son corps était resté enseveli sous les neiges.

De là le soin que mon père avait pris de faire faire des crampons pour lui et pour ses hommes.

Le mont Cenis était attaquable de trois côtés seulement ; le quatrième était tellement défendu par la nature, que les Piémontais s'étaient contentés de le protéger par un rang de palissades.

Pour arriver de ce côté, il fallait monter du fond même d'un abîme.

Mon père simula des attaques sur trois faces ; puis le soir du 19 floréal 8 mai, il partit avec trois cents hommes.

Il devait tourner la montagne, gravir l'inaccessible rocher et donner le signal de l'attaque aux autres corps par son attaque même.

Avant de commencer l'ascension, mon père montra à ses hommes le roc qu'il fallait gravir.

- Tout homme qui tombera, dit-il, doit comprendre d'avance qu'il est un homme mort et que, dans une pareille chute, rien ne peut le sauver. Il est donc inutile qu'il crie : son cri ne le sauvera point et peut faire manquer l'entreprise en donnant l'éveil.

Trois hommes tombèrent ; on entendit leurs corps bondir de rocher en rocher ; mais on n'entendit pas un cri, pas une plainte, pas un soupir.

On arriva sur le plateau. Quoique la nuit fût obscure, on pouvait distinguer du fort cette longue ligne noire qu'allaient tracer sur la neige les habits bleus des soldats. Mais le cas était prévu ; chaque homme avait roulé sur son sac une chemise et un bonnet de coton.

C'était l'uniforme ordinaire de mon père, lorsque, la nuit, il chassait le chamois. On arriva jusqu'au pied des palissades sans avoir éveillé un seul qui-vive.

Parvenus aux palissades, les soldats commencèrent à escalader ; mais mon père, grâce à sa force herculéenne, trouva un moyen plus simple et moins bruyant : c'était de prendre chaque homme par le fond de son pantalon et le collet de son habit et de le jeter pardessus les palissades. La neige amortissait à la fois et la chute et le bruit.

Surpris pendant leur sommeil, et voyant au milieu d'eux les soldats français sans savoir comment ils y étaient parvenus, les Piémontais firent à peine résistance.

Un mois, juste jour pour jour, après la prédiction faite, le mont Cenis était à nous.

Chapitre VI

Une nuit, – c'était la nuit du 23 au 24 décembre, qui correspondait à celle du 2 au 3 nivôse, – mon père fut réveillé par la visite de trois ou quatre soldats, lesquels lui amenaient un homme qui avait été pris par une de nos sentinelles avancées, au moment où il s'apprêtait à franchir les premières palissades de Mantoue.

Mon père était à Marmirolo.

Le colonel commandant nos avant-postes à Saint-Antoine envoyait cet homme à mon père, en le lui annonçant comme un espion vénitien qu'il croyait chargé de quelque message d'importance.

L'homme, interrogé, répondit à merveille. Il était au service de l'Autriche, faisait partie de la garnison de Mantoue, était sorti de la ville pour une affaire d'amour et s'apprêtait à y rentrer lorsqu'il avait été dénoncé à la sentinelle qui l'avait arrêté, par le bruit que faisaient ses pas sur la neige gelée.

Fouillé jusqu'aux endroits les plus secrets, on ne trouva rien sur lui.

Mais, malgré l'apparente bonhomie des réponses de cet homme et sa tranquillité au milieu des investigations dont il était l'objet, mon père avait

cru remarquer certains regards rapides, certains tressaillements dénotant l'homme dont la position n'est point parfaitement nette. D'ailleurs, le mot espion, prononcé devant lui, le rendait difficile sur les raisons données par le prisonnier, sur sa sortie et sur sa rentrée.

Enfin, quand un général en observation devant une ville de l'importance de Mantoue, espère tenir un espion, il ne renonce pas facilement à cet espoir.

Cependant, il n'y avait rien à dire, les poches étaient parfaitement vides et les réponses mathématiquement précises.

Une des lectures favorites de mon père était Polybe et les Commentaires de César ; un volume des Commentaires du vainqueur des Gaules était ouvert sur la table placée près de son lit, et le passage que mon père venait de relire avant de se coucher était justement celui où César raconte que, pour pouvoir faire passer à Labiénus, son lieutenant, des nouvelles sûres, il renfermait sa lettre dans une petite boule d'ivoire de la grosseur d'une bille d'enfant ; que le messenger, lorsqu'il passait soit devant des postes ennemis, soit dans quelque endroit où il craignait d'être surpris, tenait cette boule dans sa bouche et l'avalait, s'il était serré de trop près.

Tout ce passage de César lui revint comme un trait de lumière.

- C'est bien, dit mon père, puisque cet homme nie, qu'on l'emmène et qu'on le fusille.

- Comment ! général, s'écria le Vénitien épouvanté, à quel propos me fusiller ?

- Pour t'ouvrir le ventre et y chercher tes dépêches, que tu as avalées, dit mon père avec autant d'aplomb que si la chose lui eût été révélée par quelque démon familier.

L'espion tressaillit.

Les hommes hésitaient.

- Oh ! ce n'est point une plaisanterie, dit mon père aux soldats qui avaient amené le prisonnier, et, s'il vous faut un ordre écrit, je vais vous le donner.

- Non, général, dirent les soldats, et, du moment que c'est sérieux...

- Parfaitement sérieux ; emmenez et fusillez.

Les soldats firent un mouvement pour entraîner l'espion.

- Un instant ! dit celui-ci qui voyait que l'affaire prenait une tournure grave.

- Avoues-tu ?

- Eh bien, oui, j'avoue, dit l'espion après un instant d'hésitation.

- Tu avoues que tu as avalé tes dépêches ?

- Oui, général.

- Et combien y a-t-il de temps de cela ?

- Il y a maintenant deux heures et demie, à peu près, général.

- Dermoncourt, dit mon père à son aide de camp, qui couchait dans une chambre à côté de la sienne, et qui, depuis le commencement de cette scène, la regardait et l'écoutait avec la plus grande attention, ne sachant pas trop où elle allait aboutir.

- Me voilà, général.

- Tu entends ?

- Quoi, général ?

- Que cet homme a avalé ses dépêches ?

- Oui.

- Depuis deux heures et demie ?

- Depuis deux heures et demie.

- Eh bien, va trouver le pharmacien du village, et demande-lui si, au bout de deux heures et demie, c'est un purgatif ou un vomitif qu'il faut donner à un homme à qui l'on veut faire rendre ce qu'il a pris : qu'il te dise celui des deux qui aura le plus prompt résultat.

Au bout de cinq minutes, Dermoncourt rentra, et dit, la main à son chapeau et avec un flegme merveilleux :

- Un purgatif, général.

- Le rapportes-tu ?

- Oui, général.

On présenta le purgatif à l'espion, qui l'avalait en faisant la grimace ; puis on le conduisit dans la chambre de Dermoncourt, où deux soldats le gardèrent à vue, tandis que Dermoncourt passait une assez mauvaise nuit, réveillé par les soldats, chaque fois que l'espion portait la main au bouton de sa culotte.

Enfin, vers les trois heures du matin, il accoucha d'une petite boulette de cire grosse comme une aveline ; la boulette de cire fut lavée dans une de ces rigoles d'irrigation qui se trouvent par milliers dans les prairies des environs de Mantoue, imbibée d'une eau que l'espion portait à cet effet dans un petit flacon caché dans la poche de son gilet, et que les soldats n'avaient pas jugé à propos de lui enlever, et présentée à mon père, qui la fit ouvrir par Dermoncourt, lequel, en sa qualité d'aide de camp secrétaire, était chargé de l'ouverture des dépêches.

Il ne restait plus qu'une crainte : c'est que la dépêche ne fût en allemand, et personne au quartier général ne parlait allemand.

Pendant ce temps, Dermoncourt, à l'aide d'un canif, faisait l'opération césarienne à la boulette de cire, et en tirait une lettre écrite sur du papier vélin et d'une écriture assez fine pour que, roulée entre les doigts, cette lettre ne prît pas plus d'importance qu'un gros pois.

La joie des deux opérateurs fut grande lorsqu'ils s'aperçurent que la lettre était écrite en français ; on eût dit que l'empereur et son général en chef⁶ avaient prévu le cas où cette lettre tomberait entre les mains de mon père.

Voici la teneur de la lettre, que je transcrivis sur une copie de la main de mon père ; l'original, comme nous le dirons tout à l'heure, fut envoyé à Bonaparte. (Il s'agit d'une dépêche essentielle pour la victoire à venir de Rivoli).

⁶ François II, « empereur des Romains », (plus tard François I^{er} d'Autriche) et le général en chef des armées du Tyrol Josef Alvinczy.

Petit lexique à toutes fins utiles

Monument : Ouvrage d'architecture ou de sculpture édifié pour transmettre à la postérité le souvenir d'une personne ou d'un événement.

◆ Monument funéraire ou, absol., monument. Construction érigée sur une sépulture ou à la mémoire d'un mort dont le corps est absent.

◆ P. anal., vx. Objet qui atteste l'existence, la réalité de quelque chose et qui peut servir de témoignage. La langue d'un peuple est le monument le plus important de son histoire (Michelet, Hist. romaine, t.1, 1831, p.26)

◆ En partic. Témoignage écrit qui atteste des événements ou des choses du passé. ... l'Encyclopédie est le **monument** qui représente le mieux le dix-huitième siècle parmi nous, avec toute sa grandeur et sa hardiesse, et aussi avec tous ses dérèglements. Cousin, Hist. philos. XVIII^es., t.1, 1829.

◆ Œuvre artistique, littéraire ou scientifique imposante par ses dimensions, ses qualités.

Étymol. Emprunt au latin *monumentum* (de *monere* au sens de «faire penser, faire se souvenir») «tout ce qui rappelle le souvenir, spéc. le souvenir d'un mort: monument commémoratif, monument funéraire, tombeau; monument écrit; marque, signe de reconnaissance».

Damnatio memoriae : (littéralement, « condamnation de la mémoire »), à l'origine, ensemble de condamnations post mortem à l'oubli, utilisée dans la Rome antique. Par extension le mot est utilisé pour toutes condamnations post mortem.

Créole : adj. et subst. : (Personne) de race blanche, d'ascendance européenne, originaire des plus anciennes colonies d'outre-mer.

Marron : adj. (parfois substantif)

1. [En parlant d'un animal domestique] Qui, s'étant échappé, est retourné à la vie sauvage. (Dict. XIX^e et XX^es.). Cheval, cochon marron.

2. P. anal. [En parlant d'un esclave noir des colonies d'Amérique, notamment] *Qui s'est enfui dans les bois afin de vivre en liberté. Négrresse marronne.*

B. – *Qui exerce une profession illégalement ou dans des conditions irrégulières. Avocat, médecin marron.*

Étymologie : Mot à l'orig. en usage dans les Antilles françaises, emprunt au caraïbe mar(r)on « sauvage (animal, plante) », issu par aphérèse de l'espagnol « cimarron », proprement « élevé, montagnard » d'où, p. ext., « animal domestique échappé et redevenu sauvage » et « indien fugitif » (1535). Le sens d'« esclave nègre fugitif » semble être une création des colons, née aux Antilles, due à une comparaison des Noirs échappés avec les animaux domestiques devenus sauvages après s'être enfuis dans les montagnes.

Mulâtre (féminin mulâtresse), adj. et subst. : Personne dont les parents sont l'un de race blanche, l'autre de race noire et dont la peau présente une coloration assez sombre. Femme mulâtre ou (plus rarement) mulâtresse. Synonymes : métis(se), sang-mêlé.

Quarteron(-ne) : Fils, fille d'un blanc et d'une mulâtresse ou d'une blanche et d'un mulâtre.

Octavon : Personne qui a un huitième de sang noir, c'est-à-dire qui est née d'un blanc et d'une quarteronne ou d'une blanche et d'un quarteron.

Tirer à la ligne : Allonger un texte payé à la ligne. Dumas y excelle dans ses dialogues...

Quelques morceaux de bravoure dans Mes Mémoires

- Le général au Pont de Clausen, chapitre IX,

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=9>

- Visite du général à Pauline Borghese, sœur de Napoléon, chapitre XIX

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=19>

- La mort du général

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=20>

- Le tonneau de miel, ou Dumas enfant poursuivi par un épicier meurtrier, chap. XXIV

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=24>

- Réception du jeune Dumas au collège de L'abbé Grégoire, chapitre XXVI

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=24>

- Dumas provincial pour la première fois au théâtre de la Porte Saint Martin, pour une représentation des Vampires. Début de la rencontre avec Nodier, chapitre LXXIII (jusqu'au chap. LXXVI)

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=73>

- Vie de Byron, chapitres XCV et XCVI

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=95>

- Lecture officieuse de la tragédie Christine au baron Taylor, chapitre CXIV

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=114>

- Enfances de Victor Hugo, chapitre CXXVI (à suivre jusqu'au chap. CXXXII, en particulier Mademoiselle Mars et les répétitions d'Hernani)

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=126>

- Révolution e 1830, Dumas va chercher de la poudre à Soissons, chapitre CLVI

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=156>

- Première représentation d'Antony, chapitre CXCIX

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=199>

- Chapitres CCXXIV à XXIX, Dumas donne un bal contre Louis-Philippe

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=m3&cid=>

224

